

## XYZ. La revue de la nouvelle

### *Magnum Opus*

Samuel Homier



Numéro 143, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Homier, S. (2020). *Magnum Opus. XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 78–86.

# Magnum Opus

Samuel Homier

UN JEUNE HOMME, début vingtaine, est assis sur une table d'examen dans un bureau de docteur. C'est l'été, ou alors la scène se déroule à L.A., car il porte une camisole et des shorts. Sur le mur turquoise derrière lui, des affiches d'anatomie. Ici, l'anatomie du pénis: gland, prépuce, testicules... Plus loin, l'anatomie rectale: anus, rectum, prostate...

Le docteur, fin quarantaine, entre. Il porte par-dessus sa chemise un sarrau blanc et, autour de son cou, un stéthoscope. Il a le regard plongé dans le dossier du patient: une simple feuille attachée à un *clipboard*.

*Doctor, I'm so glad to see you.*

*OK so what seems to be the problem...*

Il lève la tête et regarde le jeune homme.

*... Mr. Wilde. Alex, isn't it? You said you had pain?*

*Yes.*

*Can you tell me where? Oh, don't be shy! I'm a doctor. Show me.*

Le jeune homme obtempère d'un *yes sir* avant de se déshabiller et de se positionner à quatre pattes sur la table.

*I see.*

*Can you help me? A friend of mine told me you were the best for this.*

*Oh, I definitely am.*

Une musique — un genre de *beat techno club* — commence alors que le docteur se positionne le visage près de l'anus du jeune homme.

*Yes. Very well. Listen, Alex, I'm gonna have to examine this wound more deeply.*

*Do what you need, Doctor.*

Ton cellulaire vibre. On t'appelle. Tu tournes le regard distraitement vers le téléphone alors que le docteur s'active à la procédure médicale du léchage d'anus. La sœur. Tu le

78 laisses vibrer. Tu n'as besoin que de cinq minutes, et puis tu

sais ce qu'elle a à dire. Seulement cinq minutes, et puis tu la rappelleras. Tu actives ta main plus rapidement alors que l'appel se transfère à ta boîte vocale. *Vous avez un nouveau message.* Allez, allez. Tu y es presque.

La sœur : *C'est urgent. C'est au sujet de maman. Appelle-moi dès que tu peux.*

Tu viens au même instant.



Vous êtes venus ensemble le plus rapidement possible. Ta mère est inconsciente. Ta sœur et toi êtes en retrait, incertains quant aux gestes à poser. Des infirmiers et des préposés se parlent, bougent autour de vous sans vous voir. Vous êtes venus de Montréal comme presque chaque soir, et cette fois-ci vous êtes peut-être soulagés de ne pas avoir à lui parler. Vous pouvez imaginer son sommeil tranquille. Faire abstraction des machines qui la maintiennent en vie.

Dans la voiture, plus tard, elle essaiera d'en parler, ta sœur. Il faudra commencer à faire des appels, faire débrancher le téléphone, Internet, Hydro... Tu dis oui à tout sans vraiment écouter.

Tu veux être chez toi. Boire, peut-être, et puis oublier.

Au plus vite.



Quatre minutes avant onze heures, il faut agir vite. Ça ne fait pas partie des choses que vous planifiez quoique vous le fassiez chaque soir.

L'homme du dépanneur vous voit arriver hors d'haleine. Il ne dit jamais rien, mais il vous suit toujours du regard. Louis ne porte que des shorts et un édreton dans lequel il s'emmitoufle comme Socrate l'aurait fait avec sa toge, imagines-tu, quelques siècles plus tôt. Il est beau, vraiment, dans son drap avec ses longs cheveux noirs bouclés. Mais pas le temps d'y penser, il faut faire vite. Onze heures moins deux.

Une musique électro sort des *headphones* que tu portes autour du cou. Vous dansez en vous déplaçant vers les alcools, passant entre les céréales et la nourriture pour chat. Toro Loco ou Pabst ? Ne pas lui poser de questions, ne pas...

Tu sais, te répond-il, l'important n'est pas de vivre, mais de vivre bien.

... lui poser de questions. Bon. Ce sera les deux, alors. Puis chacun une Four Loko. Juste pour dire.

Il est onze heures six lorsque vous arrivez les bras chargés à la caisse.

Salut, U-Cheng Ta. M'as aussi te prendre un Québec classique noir *king size 20*.

L'homme du dépanneur soupire, puis scanne la marchandise sans dire un mot. Il refuse de vous appeler par vos prénoms. Il refuse de vous nommer comme vous le faites depuis que vous lui avez demandé le sien et qu'il vous a répondu Tony et que vous avez insisté pour savoir son vrai nom. Non, ton vrai nom. La vérité, que vous vouliez. *Nous ne nous approchons de la vérité que dans la mesure où nous nous éloignons de la vie*, avait ajouté Louis cette fois-là. Tu avais acquiescé comme tu le fais en ce moment lorsque U-Cheng Ta te demande si tu payes par carte.

Je vous vois sortir dignement du dépanneur et déposer le tout dans un banc de neige avant de vous allumer une cigarette. Puis je ris de voir ton regard mi-amusé mi-exaspéré lorsque Louis te demande :

Existe-t-il pour l'homme un bien plus précieux que la santé ?



Santé !

Vos verres s'entrechoquent au centre de la table, puis vous prenez tous une gorgée. *Celebrate good times, come on !* Derrière eux, une horloge affiche onze heures cinquante-six minutes. Leurs enfants dorment. Ils ont décidé de ne pas les réveiller cette année. Les uns sont trop jeunes et les autres

trop turbulents. Ça t'arrange. Tous ces enfants qui courent sous les yeux de leurs parents amusés... très peu pour toi.

Tu es ivre, davantage que les autres. *There's a party goin' on right here / A celebration to last throughout the years.* Tu as pris un coup de vieux et tu le sais. *So bring your good times and your laughter too / We gonna celebrate and party with you!* Les autres ne t'en ont pas vraiment parlé, mais chaque fois qu'ils te posaient une question tu répondais en prenant une gorgée. *Celebration! / Let's all celebrate and have a good time.*

Tu te demandes ce que Louis fait ce soir. Tu aimerais être ailleurs. N'importe où sauf dans le 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1...

Et puis tu te retrouves seul face au spectacle de ces couples en liesse. Ton sourire trahit ta répugnance lorsque, à leur tour, ils veulent t'embrasser la bonne année.

La sœur: *Bonne année, le frère. Je t'aime fort. Ce ne fut pas...* Tu ne lis pas le reste, tu ne veux pas ouvrir le message maintenant.

Tu *call* plutôt des shooters qu'ils refusent poliment en riant ou qu'ils acceptent après que tu as largement insisté. Tu finis tout de même par presque tous les boire, fatigué de les voir traîner sur la table. Tu sais qu'ils vont regretter plus tard de t'avoir invité lorsqu'il faudra s'y prendre à quatre pour te mettre dans un taxi et que tu crieras jusque dans la rue *We're up all night to get lucky / We're up all night to get lucky / We're up all night to get lucky / We're up all night to get lucky* mais tu bois,  
tu bois.



Bar Le Renard, jeudi soir, Village. C'est le moment où les gens sont debout, où l'on danse comme on peut entre les tables sur les chansons du DJ invité. Tu aperçois Louis qui remplit un verre vide à l'aide d'une bouteille dans son sac. Il danse avec un jeune, dix-huit ans peut-être, comme il les aime. Il te regarde au même instant et son regard t'interroge. 81

Tu gères. Tu lui pointes ton verre avant d'avaler ce qui reste, cul sec. À ta prochaine gorgée, le verre sera à nouveau plein.

Un homme assis au bar te regarde. Tu ne l'as pas encore vu, mais ce soir vous coucherez ensemble. Il te dira des trucs du genre :

Suce ma queue, mange mes couilles, prends-la bien.

Tous les deux, vous ferez semblant qu'il dort lorsque tu quitteras son lit à l'aube.



Et comment vous sentez-vous lorsque vous partez comme ça, les lendemains matin, sans dire mot ?

Ben, comme un gars qui a besoin de dormir dans son lit.

Le docteur Schrödinger te lance ce fameux regard que tu connais bien. Celui qui te somme de répondre sérieusement. Tu devrais vraiment répondre sérieusement.

Écoutez, Docteur... j'vois pas c'qu'il y a de plus à dire. Je rencontre des gars, on baise et puis c'est tout.

Oui, mais vous partez alors qu'ils dorment. Systématiquement.

J'haïs le *small talk*, Docteur.

Le docteur Schrödinger griffonne quelques mots dans son carnet et ton regard s'arrête sur le tableau accroché au mur turquoise derrière lui. Au centre, un homme, le visage dans sa paume, tend avec regret une coupe à celui qui semble animer la scène, assis sur un lit. Ce dernier tient une main au-dessus de la coupe — peut-être s'apprête-t-il à la saisir ? — et tend de l'autre main un index impérieux vers le ciel. Le regard de cet homme, intransigeant, est posé sur un homme, assis plus bas, qui lui tient la cuisse. On sent que tout se passe dans la relation entre la coupe tendue, le doigt pointé vers le haut et le regard de l'homme. Certains, en retrait, l'observent en pleurant. D'autres lui font dos en levant ostensiblement les bras dans les airs ou en se tenant le visage contre un mur. Mais l'homme sur le lit ne se lamente pas. La bouche pincée, on sent l'absolu qui

le mène et il semble que, oui, peut-être bien que oui, qu'il commande les dieux.

Vous m'avez dit, il y a de cela...

Le docteur Schrödinger feuillette ses notes.

... il y a de cela trois séances, que, depuis la mort de votre mère, vous n'aviez toujours pas pleuré. Et puis ?

Ça sera tout pour aujourd'hui, merci, Docteur.



Ça dit des mots comme *métastase*, des durées incertaines, ça parle de symptômes persistants, d'une pneumonie inguérissable. Ça dit beaucoup de mots, mais tu espères que ça ne dise pas *hangover*. Tu évites les regards, mais ça dit plutôt de rester brave, de ne pas trop espérer, mais de ne pas perdre courage. Ça dit tout ça dans la bouche du docteur.

La bouche de la mère, quant à elle, ne dit plus rien. Tu aimerais te rappeler votre dernière conversation. Non. Tu aimerais te rappeler une dernière conversation qui aurait été heureuse. Oui. Une dernière conversation qui n'aurait pas impliqué toi qui cries et elle qui pleure.

La mère dort toujours lorsque vous partez. C'est pour bientôt, sa mort. Plus tôt que vous ne le croyez.

Demain.



Bar Le Date, mercredi soir, Village. Soirée sans lendemain comme tu l'avais baptisée avant même qu'elle ne commence. C'est près des machines à sous que vous vous rencontrez, chacun dans votre envie de gin. Gin et tonic pour toi, merci. Il te crie son nom, que tu n'entends pas à cause de la distance créée par la musique. Tu lui donnes le tien, qu'il ne saisira pas non plus, et dans cette nouvelle intimité vous vous embrassez.

Tu arrêtes un instant lorsque tu entends Donna Summer au micro. Non, ce n'est pas elle, mais c'est tout comme. Tu croises le regard de Louis à l'autre bout du bar. Il est enlacé à 83

un garçon qui ressemble drôlement à U-Cheng Ta. Il te crie quelque chose que la musique enterre. Tu crois néanmoins lire ceci sur ses lèvres :

L'amour seul connaît le secret de s'enrichir en donnant.

Cette nuit-là, tu t'exclames devant la grosseur de son pénis. Il te remerciera, l'homme des machines à sous, faussement modeste, avant de te dire :

*Take that big cock, you bitch.*

Évidemment, tu pars avant le matin. En route vers chez toi, tu reçois un texto de Louis : *Hey ! What's going on ?*



Devant Le Stud, dimanche soir, Village. La chanson des 4 Non Blondes joue le temps d'une voiture qui passe et tu empruntes son feu à un homme seul. Et juste comme ça, le temps d'une deuxième cigarette, vous créez le désir. Dans son lit, plus tard, il te dira :

Tu ressembles à une histoire dé cousue, sans queue ni tête...

Mais, pour l'instant, vous êtes trop sobres pour qu'une telle phrase survienne. Vous entrez dans le bar et vous sentez déjà le sexe.

En route vers chez lui, dans le taxi, *I Feel Love* joue à la radio et ta bouche lance un truc du genre :

C'est tellement LA chanson !

Il est trop ivre, mais à sa défense tu ne comprends pas non plus. Vous n'avez probablement pas fait de sexe, mais tu ne prends pas de risque et tu pars à l'aube.

La sœur : *Ça va ? Tu ne me donnes pas souvent de nouvelles. J'espère que tu t'en sors... Moi, je trouve ça un peu rough, je dois t'avouer. Appelle-moi s'il te plaît.*

Tu marches vers chez toi alors que le soleil se lève. Il te tarde de prendre une douche et de laver cette journée qui n'en finit plus. Tu entends encore les synthétiseurs et les *Ooh it's so good it's so good it's so good it's sooo good*

84 lorsque tu déposes la tête sur ton oreiller.



Quant à moi, je me demande où se trouve Louis.



Tu évites de te regarder dans le miroir avant d'aller dans la douche. Toujours. Mais cette fois-là, c'est plus fort que toi, tu as envie d'y plonger le regard, même si... même si tu ne devrais pas. Tu ne devrais pas, non. Fais-le pas !

Les réponses que tu trouves dans l'inversion de l'image ne te mènent qu'à d'autres questions. Tu te mets à douter de la plasticité du rideau de douche, de l'immaculé dans ton bain, de l'eau qui fait semblant de couler et de tes yeux qui...

Tu entends la voix du docteur Schrödinger. Tu aimerais ne pas l'entendre, mais je te la donne ici, tu l'entends :

Et votre sœur ? L'avez-vous appelée depuis ?

Par la fenêtre, il te semble voir un paysage d'été, le mont Royal au loin, irréel. Comme une mauvaise image ajoutée en postprod sur un écran vert.

L'eau est chaude, brûlante, mais elle ne te mouille pas. Quelque chose refuse de se faire laver. Ça ne veut pas se décoller de ta peau. Ton odeur, peut-être.

Ce qui partout te suit.



Samedi après-midi, Montréal. Tu longes les cyclistes sur l'avenue du Parc-La Fontaine. L'odeur de l'été est poignante et tu aimerais la sentir, mais tu as trop fumé ces derniers temps. Tu te tiens sous l'ombre des arbres comme par peur du soleil qui pour une fois se retrouve dans ton histoire. Ta tête est lourde, mais tu gardes en surface le but de cette marche pour ne pas l'abîmer ailleurs.

Et pourtant, sur un banc près de Cherrier, tu te vois assis avec Vincent ou Thomas ou Gabriel ou Mathieu ou Alain et vous êtes tous les deux nus. Tu clignes des yeux pour faire disparaître l'image, mais elle reste et l'autre est complètement bandé. Toi, sur le banc, comme dans la rue, tu ne l'es

pas. Tu te regardes jouer à l'excitation sans que ton corps suive. Ton corps ne veut pas inventer ton désir. L'autre ne le remarque même pas.

Tu poursuis ta route, laissant derrière toi ce banc sur lequel tu embrasses Michaël ou Antonio ou Jacques ou Philippe ou Olivier. Il faut que ça cesse. Tu n'en peux plus.

Au loin, le 1150 Sherbrooke Est t'attend de tous ses douze étages. Tu parviens à te glisser dans le hall au moment où quelqu'un sort. Tu es *in* et incognito. On te retient les portes de l'ascenseur et tu appuies sur le bouton du *penthouse*. Dans le miroir de l'engin, tu vois quelqu'un d'autre que toi te regarder. Tu ne relèves pas, pas cette fois-ci.

Tu sors et frappes au 1201. La porte s'ouvre et tu contemples les yeux ébahis de cet homme qui te regarde, moi.

Faut qu'on s' parle, Homier.

Tu entres sans attendre ma réponse. Je reste un moment là avant d'acquiescer et de refermer la porte de mon appartement.

Oui, il faut qu'on parle.